

La haute Durance au printemps. Ses cimes enneigées, ses vals verdoyants ont des arguments de séduction indéniables. Pour y couler des jours heureux, mais pas seulement. Pour y travailler également.

Michael Jamal a trouvé son terroir et sa vocation : nourrir les gens du pays en maraîchage bio

Sous la crête de Catinat, le versant à l'adret prend idéalement le soleil. C'est sur la commune d'Eygliers, au hameau du Coin, à près de 1 200 mètres d'altitude, que Michael Jamal a planté ses pénates.

Planter est le bon terme puisque le presque quadragénaire a installé ici sa ferme de maraîchage en février 2020. Le choix de l'emplacement a été guidé par la disponibilité des terres et d'un bâtiment agricole. « *Lorsqu'on n'hérite pas de terres agricoles, l'accès au foncier est un frein important pour exercer le métier d'agriculteur* », commente le maraîcher qui s'était engagé dans une procédure de reconversion.

Originaire de L'Argentière-la-Bessée, située à une quinzaine de kilomètres, Michael a effectué la profession de cordiste sur des chantiers de travaux publics. Un métier apprécié de lui, qu'il a néanmoins souhaité quitter. Pour vivre mieux sa vie de famille et se rapprocher de son bout de terre à cultiver. « *J'ai toujours aimé jardiner ; sans doute parce que mes grands-parents, paternels et maternels, étaient agriculteurs. Pourtant, mon père, lui, n'avait pas suivi cette filière ; il était venu du Maroc pour travailler dans l'entreprise Trévisiol qui effectuait des chantiers pour l'usine Péchiney* », raconte-t-il.



Le sourire de Michael en dit long sur son choix d'être devenu maraîcher, il est heureux.

“ *Lorsqu'on n'hérite pas de terres agricoles, l'accès au foncier est un frein important pour exercer le métier d'agriculteur.* ”

Quand la terre colle aux souliers, on ne s'en défait parfois jamais ! Et le panorama somptueux qui s'offre au regard du néo-agriculteur le confirme dans son choix. Vers le sud, la coulée de la rivière Durance ; au nord une trilogie fameuse, plâtrée d'une récente chute de neige : les Ailefroïdes, le Pic Sans Nom, le Pelvoux. « *Je dois m'efforcer de baisser les yeux vers ma terre pour travailler !* », s'exclame-t-il. Michael s'est lancé dans le maraîchage, pas dans la contemplation.

La commune et la Safer lui ont mis le pied à l'étrier

Avec deux parcelles acquises dans la plaine, envisager l'installation nécessitait un agrandissement. « *Depuis 2015, je recherchais du terrain entre Embrunais et Briançonnais. J'avais pris contact avec la Safer* », explique-t-il.

Durant ces quelques années d'attente, Michael a travaillé chez des

maraîchers, se dotant de la formation indispensable, affirmant aussi son projet auprès du CFPPA à Die et obtenant le BPREA en agriculture biologique. La porte s'est entrouverte en 2019.

« *J'ai répondu à un appel à candidatures conjoint de la Safer et de la commune d'Eygliers. Mon dossier était solide et j'ai été retenu parmi neuf projets ! Je salue cette initiative des deux promoteurs de la démarche visant à installer de nouveaux agriculteurs. Je n'oublie pas non plus la chambre d'agriculture qui m'a accompagné* », ajoute-t-il.

La petite exploitation entre dans sa quatrième année d'existence. Si la pérennité n'est pas encore totalement assurée, elle semble heureusement atteignable. Le maraîcher dispose d'un hectare et demi, dont un peu plus de la moitié est cultivé, en pleine propriété ou en location. Le bâtiment agricole adjacent a été acquis auprès d'un voisin. Pour le logement, il s'agit pour l'heure

d'une habitation légère. « *Quand nous le pourrons, nous créerons un logement en dur dans une partie du bâtiment* », précise Michael. Avec sa compagne Laetitia Giroux, le projet de vie à la campagne a pris forme. Reste à le développer. Laetitia a conservé une activité de documentariste et elle s'est lancée dans la production de plantes aromatiques et médicinales, sous la marque Flore des Écrins. En partie récoltées en pleine nature, en partie produites sur l'exploitation. Séchage, conditionnement et vente. Dans cette diversification, Michael a ajouté une activité de poules pondeuses. « *Entre 250 et 500 poules, selon la saison. Mes deux productions sont complémentaires, y compris pour la fertilisation de la terre* », poursuit-il.

Un touche-à-tout

En pleine saison, c'est-à-dire en août et septembre, une soixantaine de variétés est proposée à la clientèle. La commercialisation est évidemment essentielle à la réussite du projet devenu réalité. Michael vend sur le marché hebdomadaire de Guillore (le lundi), dans des magasins bio, dans des restaurants. Et à la cuisine centrale établie à Risoul pour des cantines scolaires de la communauté de communes. Des voisins viennent sur place.

Ainsi, le cordiste, amateur des pentes enneigées, ayant toujours eu un « *gros* » jardin potager, a franchi le pas, guidé par son goût pour la terre « *et celui de nourrir les gens* ». Ce faisant, il n'a pas opté pour la facilité, privilégiant plutôt de vivre pleinement. « *C'est un travail rude, mais je reste dans mon pays haut-*

Michael est un archétype de la pluriactivité. Si nécessaire, il se mue en charpentier ou autre. Dans sa panoplie, il détient un sens et un goût pour l'organisation. De ses cultures bien sûr. Et pour la technicité. Combiner l'association d'espèces et variétés différentes, l'arrosage, les rotations. « *C'est mon côté paysan*

“ *C'est un travail rude, mais je reste dans mon pays, dans le cadre de vie de mon enfance.* ”

alpin, dans le cadre de vie que je connais depuis mon enfance. J'ai fait le choix d'un modèle économique en toute connaissance de cause. Si j'avais voulu un bon salaire rapidement, je ferais autre chose », confesse-t-il.

D'autant plus sévère que sur leur terre, Michael et Laetitia ne disposent pas des services de l'eau et de l'électricité. « *J'ai réalisé un forage pour l'eau* », dit-il. À proximité des panneaux photovoltaïques chargent des batteries et la fée Électricité est ainsi présente. Ces deux contraintes ont mobilisé une large part de la capacité d'investissement, à côté de l'installation de deux serres et de l'achat du bâtiment.

sans doute », dit-il en souriant. Parmi les difficultés du métier, l'aléa climatique bien sûr. Lié à l'altitude. Il y a aussi la difficulté à trouver de la main-d'œuvre ; la pénibilité ne séduit pas beaucoup.

Un dernier commentaire avant de se diriger sous la serre et détailler les plants d'ail bientôt prêts à prendre : « *Quand on démarre en maraîchage, comme je l'ai fait, dès la première année, il faut construire, établir son exploitation et produire immédiatement. S'il pouvait y avoir une procédure qui permette d'étaler sur deux ans au moins, ce serait plus facile* », conclut-il. ■

Maurice Fortoul